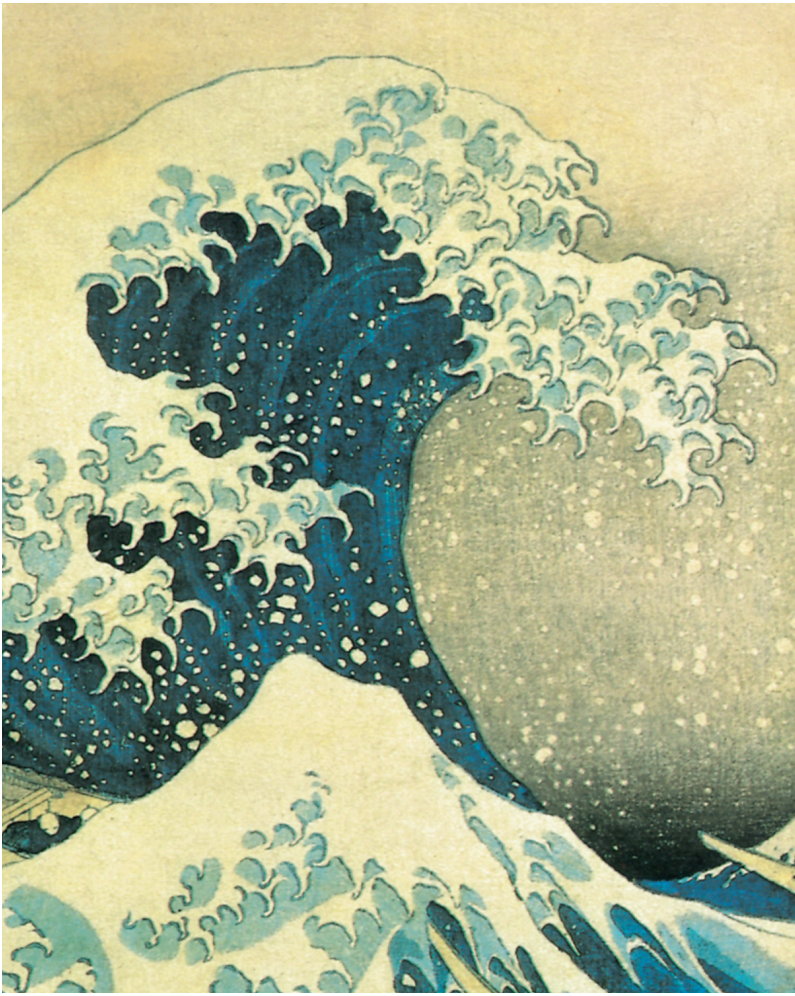
HENRY BAUCHAU

ŒDIPE SUR LA ROUTE

ROMAN



ACTES SUD

ŒDIPE SUR LA ROUTE

Œdipe, celui qui – jouet des dieux – a tué son père et épousé sa mère, quitte Thèbes aveugle et accablé par le poids de sa faute. Avec sa fille Antigone, il s'engage dans une longue errance qui le conduira à Colone, lieu de sa "disparition"... et de la clairvoyance.

Car ce livre est un voyage intérieur dans lequel un homme affronte les ténèbres qu'il porte en lui, jusqu'à atteindre la connaissance de soi.

Dans cette quête, Henry Bauchau convoque tour à tour le chant, la danse, le rêve et le délire comme moyens de libération de son héros... Et c'est par la sculpture, au flanc d'une falaise, d'une vague gigantesque, symbole des épreuves déjà franchies ou encore à franchir, que ce délire trouve son expression la plus achevée et la plus visionnaire.

Œdipe sur la route, roman d'aventures, roman initiatique, est avant tout une somptueuse interrogation sur l'individu et son destin.

Né en Belgique en 1913, Henry Bauchau est romancier, poète et dramaturge. Son œuvre est aujourd'hui traduite dans toute l'Europe, aux Etats-Unis, en Chine et au Japon.

© ACTES SUD, 1990
ISBN 978-2-330-08902-3

HENRY BAUCHAU

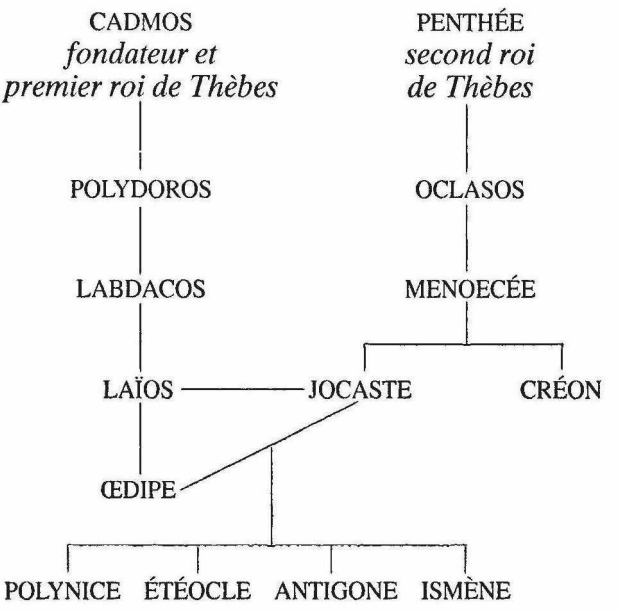
ŒDIPE SUR LA ROUTE

roman

ACTES SUD

à Laure

GÉNÉALOGIE


CADMOS
fondateur et premier roi de Thèbes
PENTHÉE
second roi de Thèbes
POLYDOROS
OCLASOS
LABDACOS
MENOECÉE
LAÏOS
JOCASTE
CRÉON
ŒDIPE
POLYNICE
ÉTÉOCLE
ANTIGONE
ISMÈNE

1

LES YEUX D'ŒDIPE

Les blessures des yeux d'Œdipe, qui ont saigné si longtemps, se cicatrisent. On ne voit plus couler sur ses joues ces larmes noires qui inspirent de l'effroi comme si elles provenaient de votre propre sang. L'incroyable désordre, qui a régné au palais après la mort de Jocaste, s'efface. Créon a rétabli les usages et le cérémonial mais chacun à Thèbes sent persister une dangereuse et secrète fêlure.

Œdipe met longtemps, près d'un an, à comprendre. Si ses fils s'agitent et se querellent, si parfois une rumeur de détresse s'élève sourdement de la ville, Créon, qui détient le pouvoir, est patient, encore patient. Il sait qu'un jour Œdipe n'en pourra plus d'attendre. D'attendre quoi ?

Œdipe, cette nuit-là, ne voit plus en rêve, au-dessus de Corinthe, la grande mouette blanche dont l'image lui a permis jusqu'ici de supporter l'interminable écoulement des heures. Un aigle plane dans son ciel dont il masque ou dévoile les astres. D'un mouvement superbe, il plonge vers le sol. Quand il en est proche, il bat des ailes à grand bruit pour terroriser sa proie Œdipe est cette proie.

Il bondit, il échappe aux serres de l'aigle. Toutes ses forces en alerte, il s'éveille, prêt au combat.

A l'aube, Antigone entre dans la salle, malgré la défense de ses frères et l'opposition du garde. Elle dit : "Père, tu m'appelles, tu n'en as pas le droit." Depuis le drame il ne parle plus, elle est surprise, interdite, de l'entendre répondre : "J'en ai le droit, mais je n'appelle personne." Elle interroge du regard le garde. Il fait signe qu'Œdipe n'a pas appelé. Elle sort.

Elle revient quelques heures plus tard : "Père, tu m'appelles. Tu m'appelles sans cesse dans ton cœur." Elle ne pleure pas, il pense qu'elle sait se tenir. "Je partirai demain à l'aube. Tu me conduiras, avec Ismène, à la porte du Nord. – Pour aller où ?" Il hurle d'une voix terrible : "Nulle part ! N'importe où, hors de Thèbes !" Il s'apaise, il lui fait signe de partir, mieux vaut d'ailleurs ne rien ajouter car déjà le garde a disparu. Il est allé prévenir Créon ou les deux frères qui, à cette heure, se surveillent sauvagement dans la grande salle.

Le lendemain, on peut voir que les soldats ont bien fait leur travail et que les habitants ont été prévenus. La ville est déserte, toutes les portes et les volets sont clos.

Ismène lui a donné une gourde qu'elle a attachée à sa ceinture, Antigone, un bâton. Il le soupèse de la main, reconnaît avec plaisir un contact familier. C'est le bois de sa lance préférée. Il pense : "C'est le cadeau d'adieu de mes fils." Il oublie qu'Antigone manie, comme les garçons, la pique et la lance et

qu'elle connaît toutes ses armes. Les rues sont silencieuses, on n'entend que le bruit de leurs pas et le son du bâton d'Œdipe qui hésite sur les dalles. Ils arrivent à la porte. Polynice sort de l'ombre. Il ouvre seul et manie sans aide l'énorme battant renforcé d'airain. En haut sur le rempart, Etéocle en armes surveille la ville et la route du Nord qui s'en va entre les jardins et les champs avant de se transformer très vite en un chemin semé d'ornières et de trous.

Ismène, qui sait toujours ce qu'il faut faire, ne cesse pas de pleurer à petit bruit depuis qu'ils ont quitté le palais. Antigone a les yeux secs, elle est déchirée, écartelée par une petite chose absurde et terrifiante. D'une main elle guide son père, de l'autre elle tient le sac qu'elle a préparé la veille en même temps que la gourde d'Ismène. Son sac de mendiant pour aller nulle part. Elle ne peut supporter l'idée ni l'image du roi Œdipe en train de mendier. Elle n'a pu lui donner le sac au palais et maintenant qu'il va les quitter pour longtemps, pour toujours peut-être, et franchir le seuil redoutable de la cité, elle ne peut se résoudre à le faire. Le temps presse pourtant car, à sa façon, il abrège les adieux. Il les embrasse, il leur dit brièvement quelque chose qu'elle ne parvient pas à comprendre et déjà se retourne. Il a passé la porte, elle entend son pas et son bâton qui résonnent autrement sur les pavés de la route que sur les dalles de la ville. Elle voit son large dos, sa taille haute qui s'éloignent. Elle se tord les mains, elle se cramponne misérablement à ce

sac dérisoire qui devait permettre à son père d'être un mendiant comme les autres. Elle ne pleure toujours pas, elle sanglote sans larmes et même – elle, la fière Antigone – elle hurle de toutes ses forces. Ismène est épouvantée, elle balbutie : "Viens ! Rentrons", alors que leur père, aveugle et seul, s'en va nulle part. Antigone repousse Polynice qui tente de la retenir. Elle crie : "Attends-moi !" et s'élance en courant sur la route. Elle parvient à rattraper Œdipe, mais elle est hors d'haleine, épuisée par la course et par l'émotion. Elle ne peut lui dire un mot ni lui donner le sac. Il s'arrête, il dit : "Retourne, Antigone, personne ne doit venir avec moi !" Il est déjà reparti. Elle est glacée par le ton dont il a dit cela, ce n'est pas l'ordre d'un père, c'est la sentence de la ville et des terribles dieux qui la protègent. Elle revient en courant vers Thèbes, Polynice est devant la porte, il ne l'a pas refermée, il l'a attendue, quel bonheur ! Il lui ouvre les bras, elle s'y jette en pleurant. Il est grand, il est fort, il est beau comme Œdipe mais ne la rejette pas comme lui. Elle l'aime et Polynice, à sa manière de garçon, de prince, d'ambitieux, l'aime aussi en somme. Il lui caresse les cheveux et les épaules, il la flatte et l'apaise comme il fait avec ses chevaux. Il dit qu'il faut respecter la volonté d'Œdipe, le laisser faire. Il ne se demande pas si c'est réellement sa volonté. Il lui prend le bras, tente de l'entraîner vers la ville. Elle résiste, c'est de ce côté de la porte qu'elle veut demeurer et pleurer, pleurer encore. Il patiente mais le temps fixé pour le départ d'Œdipe est écoulé,

il lui demande de rejoindre Ismène et de le laisser refermer la porte. Elle demande pourquoi. Il répond que toutes les portes de Thèbes doivent être fermées aujourd'hui et durant trois jours pour les cérémonies de purification de la ville. C'est l'ordre. Elle comprend soudain. C'est l'ordre, donné hier soir déjà, qui interdit à Œdipe les portes de la ville et tout retour en arrière. C'est leur ordre, celui qu'elle n'accepte pas, qu'elle n'acceptera jamais. Polynice s'impatiente, il la presse de passer le seuil de la porte, il veut la forcer.

Il a tort car, d'un mouvement brusque, elle surprend son frère, se dégage et, le défiant du regard, lui fait face. Elle recule à pas lents, prête à lui résister. Polynice est désolé, il a commis une erreur, ce n'est pas la voie à suivre avec cette fille sauvage, mais la colère le prend car le temps manque et l'ordre est impératif. Etéocle, là-haut, surveille la fermeture des portes, prêt à signaler tout manquement au plan fixé. Qu'elle fasse donc l'expérience de la vie errante et de la mendicité, elle reviendra ici plus vite qu'elle ne s'y attend. Un sursaut d'affection pour elle le pousse cependant à détacher un bel objet de sa ceinture : "Prends ça, tu en auras besoin !" Elle craint un piège, saisit l'objet à la volée en faisant en arrière un bond de cabri. Elle le regarde, c'est le plus beau poignard de Polynice, celui qu'elle désirait tant. Elle le remercie de la petite révérence moqueuse qui fait partie de leurs jeux rituels, mais il ne répond pas comme d'habitude par une de ses épouvantables grimaces. Il est

occupé à fermer la porte dont le lourd battant retombe bruyamment derrière lui. Le cœur serré, Antigone regarde les ornements d'airain qui la renforcent et qu'elle revoit toujours avec fierté chaque fois qu'elle revient dans la ville. Elle entend son frère entraîner Ismène qui, cette fois, pleure à grand bruit. Elle se retourne, elle n'emporte que le poignard de Polynice et le sac de mendiant d'Œdipe. Elle pense : "C'est moi qui mendierai pour lui." Etéocle, du haut du rempart, la voit s'éloigner, il la hèle plusieurs fois, elle ne tourne pas la tête, elle se presse, leur père est déjà hors de vue.

Antigone ne court plus, elle sait qu'il lui suffit de marcher pour rattraper Œdipe. Elle le suit mais son cœur tire, son cœur l'attire non pas vers lui mais vers Thèbes. Devant elle la haute silhouette de son père avance avec peine, avec cette obstination insensée qu'il a toujours eue. Elle sent monter, bouillonner sa colère contre lui. Pourquoi l'a-t-il appelée dans son cœur si c'était pour la repousser ensuite ? Pourquoi est-il resté si longtemps à Thèbes dans cette position humiliante et déchue si c'était pour en partir brusquement ? Les conséquences sont là, les deux frères aspirant à la royauté et dressés plus que jamais l'un contre l'autre. Lui-même, chassé du palais et de la ville comme une bête. Et moi, ne pouvant supporter ce désastre, qui le suis sans manteau, sans souliers pour la marche, laissant Ismène toute seule au milieu des luttes et des intrigues du palais.

Elle s'effraie, elle s'irrite, car elle s'aperçoit qu'elle ne sait rien de la vie que ces choses inutiles qui conviennent à la fille d'un roi. Tout ce qui n'avait de prix qu'à Thèbes, tout ce qui faisait sa valeur est aujourd'hui perdu, englouti dans ce qu'Etéocle appelle la folle, la risible aventure de leur père.

Tandis qu'elle se rapproche du grand corps courbé qui avance en trébuchant sur les pierres et dans les ornières du chemin, elle sent monter sa colère contre ceux qui l'ont chassé et celui qui les manœuvre tous : Créon. Créon qui aime tellement Ismène à cause de sa ressemblance avec Jocaste, tandis qu'elle, Antigone, c'est de son père qu'elle tient sa taille trop haute pour une fille et ce visage aujourd'hui brouillé et sans grâce dont sa mère pourtant disait : "Tu ressembles à ton père, prends patience, tu seras belle, peut-être très belle."

Elle est près d'Œdipe qui avance d'un pas hésitant, difficile, tâtant le sol devant lui sans jamais s'arrêter. Elle a faim, elle a soif, elle est brûlée par le soleil comme lui mais, marchant plus vite, elle peut de temps à autre se reposer à l'ombre.

Œdipe parvient près d'un puits, une paysanne tenant un enfant à la main y arrive aussi. Des ordres ont dû être envoyés de Thèbes car c'est la première personne qu'il rencontre. Cette femme qui habite un endroit écarté n'a pas été prévenue. Elle voit qu'il est aveugle et lui donne de l'eau. Elle remplit sa gourde et il lui demande de lui verser de l'eau sur la tête. Elle rit : "Comme font les soldats ?" Il soupire. "Comme je faisais jadis." Elle le regarde

avec pitié, avec respect. Il la remercie. Malgré le bandeau sur ses yeux, il a toujours son admirable sourire. Il repart.

Antigone s'avance jusqu'au puits, elle dit son nom, la femme répond en lui disant le sien, elle s'appelle Ilyssa. Elle remplit le bol resté sur la margelle et elles boivent toutes les deux. Est-ce qu'Antigone accompagne l'aveugle ? Elle répond que oui. "Il ne faut pas le laisser aller seul comme ça, il va tomber et se faire mal. – Il ne veut pas. – Il ne veut pas, il ne veut pas, une entorse est vite attrapée. Il faut le forcer, ma fille !" Antigone est stupéfaite : "Le forcer ? – Mais oui le forcer et peut-être qu'il sera content de se laisser faire. Il y a longtemps qu'il va ainsi tout seul ? – On l'a chassé de Thèbes ce matin. – Alors c'est lui, l'ancien tyran qui a tué son père ! Je n'aurais pas dû lui parler. Il faut que je me purifie, mon garçon aussi. Comment est-ce qu'il faut faire ?" Antigone connaît les rites de Thèbes et les leur fait accomplir avec beaucoup d'autorité. Ilyssa est rassurée et se prépare à partir. Antigone ose enfin lui demander quelque chose à manger. Ilyssa retourne chez elle et revient avec un morceau de pain. Elle lui sourit, mais ne s'approche pas pour le lui donner. Elle le lance sur le sol. Antigone se baisse et le ramasse.

Œdipe a le vertige. Il s'en est aperçu dès qu'il a quitté les rues ombreuses de la ville pour s'engager sans protection dans le vent et les aspérités de la route. Est-ce que c'est l'éclat du soleil sur les

cicatrices de ses yeux, ou l'effet du grand air après ces mois d'inaction, assis par terre au pied de la colonne de la petite salle du palais ? Il a le sentiment de traverser un brouillard rouge strié de sombres éclairs ou d'entrer dans des zones où le blanc qui survient devient très vite douloureux. A chaque pas, il est un peu déporté vers la gauche ou la droite avec le désir, l'appréhension de poursuivre, d'accentuer ce mouvement jusqu'à la chute. Il se hâte, non par souci d'arriver quelque part, car il ne sait pas, ne veut plus savoir où il pourrait aller. Il se hâte parce qu'il est Œdipe qui s'est toujours pressé, qui a toujours été pressé par les autres, par les événements et par l'oracle. Sauf lorsque l'événement – ou peut-être l'oracle – était Jocaste, et qu'ils sortaient ensemble de ce qu'on appelle le temps.

Quand Ilyssa lui a versé de l'eau sur la tête, il a pensé que c'est ainsi qu'un destin glacé était tombé sur lui et ce qu'il appelait alors son bonheur. Depuis, il n'y a plus que des faits confus, des événements mal enchaînés qui surgissent on ne sait d'où. Comme a fait le rêve de l'aigle qui l'a jeté hors de ce coin humilié du palais où il pouvait au moins se refuser à l'avenir. Il ne peut plus se permettre cela maintenant et il faut qu'il trouve quelque lieu bien pauvre, bien vide où s'écrouler et disparaître tout d'un coup. Ce projet, le seul qui convienne au vertige, est remis en question par Antigone qui le suit, qui le poursuit comme une dernière et inadmissible présence de Thèbes.

Il avance de plus en plus lentement. Tout son corps, qui n'a plus l'habitude de la marche, lui fait mal. Lorsqu'il ne sent plus le soleil sur son front, il sort du chemin et se couche de tout son long. Un réflexe de sa vie de soldat lui fait retirer ses sandales et mettre son bâton et sa gourde à côté de lui.

Un pas léger s'approche, une main lui glisse sous la tête un peu d'herbe et de feuilles et lui met dans la main un morceau de pain. Antigone dit : "Je n'ai que ça, j'ai déjà mangé l'autre moitié." Il ne refuse pas, mange le pain qui est dur, mais a bon goût. Il lui tend la gourde. Elle boit avec mesure, elle pense au lendemain. Il boit à son tour en prenant soin de garder la moitié de l'eau. Lui aussi pense à l'avenir, quelle misère ! Il dit : "Demain, retourne à Thèbes, Antigone, je le veux." Elle ne répond pas, elle s'éloigne, il se dit qu'il ne peut plus rien pour la protéger. Il s'endort brusquement, comme il fait toujours.

Il y a un peu de lune, mais Antigone a peur de l'obscurité. Elle n'ose pas se coucher comme Œdipe au bord de la route. Il y a une vigne un peu plus loin, elle pense qu'elle sera cachée entre deux rangées. Elle se couche dans un sillon, elle se demande ce qu'elle fera le lendemain matin. Elle s'aperçoit qu'elle l'ignore. Il veut que je retourne à Thèbes et moi, de toute mon âme, je le veux aussi. Mais quelle est celle qui désire cela ? Il y en a une autre qui, en même temps, me dit : Va avec lui, n'importe où. Ce n'importe où qui me fait horreur et qui pourtant m'attire. Elle est épuisée, elle ne peut plus penser.

Elle regarde le mince croissant de lune, au-dessus d'elle, qui est sans doute une déesse. Elle pense confusément à toutes les déesses, à tous les dieux auxquels elle a fait des libations, offert des sacrifices, pour lesquels elle a chanté, dansé et qui maintenant sombrent avec elle dans le sommeil, si loin de sa demeure, si loin de Thèbes – le lieu de leur existence.

Elle s'éveille très tôt, engourdie par le froid du matin, brisée par sa nuit sur le sol nu. Le soleil à l'horizon commence à peine à sortir de la brume. Son père n'est pas reparti, il s'éveille en s'étirant dans l'herbe. Entre les ceps de vigne, on a planté des arbres. Les raisins commencent seulement à mûrir, mais les fruits des arbres sont mangeables. Elle en cueille quelques-uns. Elle les porte à Œdipe, il ne refuse pas, il les partage avec elle mâchant avec application, ainsi qu'elle l'a toujours vu faire, comme quelqu'un qui sait que la nourriture est rare et doit être ménagée.

Elle part en chercher encore, elle est en train de les cueillir quand elle entend crier derrière elle. Elle se retourne, c'est le vigneron qui la prend pour une voleuse et qui a l'air en colère. Elle ne sait que faire ni comment justifier ce qui a l'air d'être un larcin. A ce moment la haute stature d'Œdipe apparaît derrière elle. L'homme en s'approchant voit qu'il est aveugle. Il dit : "Je ne savais pas, prenez ce que vous voulez !"

Antigone, stupéfaite, voit alors Œdipe s'agenouiller, tendre les bras vers l'homme et dire comme

un véritable mendiant : "Donne un peu de pain à l'aveugle, homme, comme tu le donnerais à Zeus et aux grands dieux protecteurs de Thèbes." L'homme demande avec crainte : "Tu es Œdipe, l'ancien roi ? – Je suis un aveugle, un suppliant. Ne m'approche pas, mais donne-nous un peu de pain pour ce jour."

L'homme est épouvanté et s'en va. Antigone pense qu'il s'enfuit et ne reviendra plus. Elle est terrifiée par ce qu'elle vient de voir, jamais elle n'a imaginé que son père pourrait s'agenouiller en demandant du pain. Il se relève, elle supplie : "Pourquoi t'humilies-tu ainsi ?" La réponse n'est pas celle qu'elle craint. Il ne dit pas : Pour toi, mais : "Je demande du pain et je dis ce qui est."

Le vigneron revient. Arrivé à une certaine distance, il dépose sur le sol un morceau de pain, une petite cruche et détale. Antigone va ramasser le pain, prend la cruche qui contient un peu de vin qu'elle verse dans la gourde. Ils mangent la moitié du pain en silence, elle met l'autre moitié, avec les fruits, dans le sac.

Il se lève : "Tu as vu ce qui est arrivé, d'autres incidents bien pires peuvent se produire sur la route et je ne suis plus capable de te protéger. Retourne à Thèbes, Antigone, je ne te l'ordonne pas puisque tu ne veux plus m'obéir, mais je t'en prie."

Elle ne peut résister à cette prière, elle pense qu'il pourrait s'agenouiller devant elle pour qu'elle consente. Elle dit oui.

Ils reviennent à la route, il l'embrasse et ils s'en vont chacun de leur côté, lui vers le levant et elle

vers le couchant. Vers Thèbes, la ville aux sept portes interdites à Œdipe.

Elle a marché longtemps sans s'apercevoir du vent, du soleil qui la brûle ni de la longueur du chemin. Son cœur pèse et tire toujours vers Thèbes comme si c'était là qu'elle allait connaître la paix et la réponse à ses interrogations. La fatigue l'accable, son corps ne suit plus et elle ne cesse de ralentir. D'un dernier effort, elle parvient jusqu'au puits où elle a rencontré Ilyssa la veille.

Elle descend le seau dans le puits, mais elle est si épuisée qu'elle ne parvient pas à le faire remonter. Elle est obligée de s'étendre, elle craint de s'évanouir et, de toutes les forces qui lui restent, elle appelle Ilyssa. Sa voix devait être bien angoissée car la voilà qui arrive en courant.

Ilyssa lui donne à boire, lui lave le visage et les mains. Elle dit : "Tu as faim, mange un peu." Elle ouvre son sac, lui donne le pain du vigneron. En le voyant, Antigone pense : "Œdipe n'a rien, il est sur la route sans rien." Elle prend le sac et veut s'en aller en courant à sa poursuite. Ilyssa l'en empêche : "Il faut manger d'abord, te reposer, laisser passer la grande chaleur." Antigone sanglote comme une petite fille dans les bras d'Ilyssa qui la console et la fait manger sous un arbre. Elle lui apporte du pain et des galettes. Quand le soleil est moins haut et qu'il y a un peu d'ombre sur le chemin, elle l'accompagne un moment : "Ne te presse pas, le travail est long, comme disait ma mère.

L'aveugle ne peut pas aller vite, tu le rattraperas." Elle ajoute : "Prends garde, on dit que Clios le bandit est dans le pays. Il est si beau que les femmes n'ont pas peur de lui. Après il les tue."

Elle s'arrête car elle ne peut laisser ses enfants seuls. Elles s'embrassent et Antigone, tournant le dos à Thèbes, s'en va à la poursuite d'Œdipe. Elle marche lentement, en s'arrêtant, comme le lui a conseillé Ilyssa, pour se reposer et grignoter un peu de pain. La part la plus lourde, la plus cachée d'elle-même a irrésistiblement basculé et l'entraîne vers ce gouffre sombre sur lequel Œdipe est penché et où elle devra le suivre.

A la tombée du jour, elle aperçoit son père de loin. Il marche avec peine, il s'arrête souvent, il tombe parfois et sa silhouette est changée. Elle voudrait courir pour le rejoindre, mais elle n'oublie pas les conseils d'Ilyssa et ménage ses forces. Quand elle est près de lui, elle voit qu'il porte un chapeau de paille qui le protège. Quelqu'un a dû le lui donner car elle ne le lui a jamais vu. Il n'est plus capable d'avancer, il sort du chemin et se laisse tomber au pied d'un arbre. Il a bu toute l'eau de sa gourde et il a marché tout le jour sans manger. Il ne résiste pas quand elle approche de ses lèvres l'outre d'eau que lui a donnée Ilyssa. Il boit en prononçant des mots sans suite dans le dialecte de Corinthe qu'elle ne comprend guère. Il a sans doute un début d'insolation, heureusement qu'il a ce chapeau. Qui le lui a donné ? "Un homme, dit-il, qui est venu sans

bruit comme un chasseur et est reparti sans rien dire."

Œdipe ne semble pas surpris de la sentir près de lui ni de la nourriture qu'elle lui apporte. Elle pense qu'il ne sait plus qui elle est. Elle reste près de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme, avant de se trouver une sorte d'abri dans un champ.

2

CLIOS

Le lendemain matin, Œdipe semble aller mieux. Ils partagent l'eau qui leur reste, la dernière galette d'Ilyssa et les fruits. Antigone est inquiète, elle a peur sur ce chemin solitaire de ne pas trouver d'eau.

Œdipe repart, elle le suit à une certaine distance. Le chemin traverse une forêt, l'ombre est agréable et douce, elle se réjouit de la beauté des feuillages, du soleil filtrant à travers les sous-bois, mais elle ressent une crainte vague et pénétrante. Elle ne sait si c'est le bruit du vent dans les arbres ou cette impression qu'elle a, depuis le matin, d'être suivie et épiée. Elle voit entre les branches un ruisseau qui coule à proximité du chemin. Elle crie à son père qu'elle va y puiser de l'eau, elle espère qu'il va s'arrêter. Elle arrive au ruisseau, s'agenouille sur le bord, trempe son visage dans l'eau. En se relevant, elle voit l'image d'un homme. Elle se retourne brusquement. Il est debout derrière elle, elle ne comprend pas comment elle ne l'a pas entendu survenir. Il est jeune, il la regarde en riant, il n'a pas l'air méchant, mais il y a pourtant dans son regard quelque chose de sauvage et d'amer qui

l'effraie et la subjugue. Il dit : "Tu es belle et tu es encore plus belle quand tu es effrayée." Elle se braque car elle sait bien qu'elle n'est pas belle, surtout quand elle a peur, et parce qu'elle est incapable de dire autre chose qu'un stupide : "Qui êtes-vous ?" Il ne prend pas la peine de répondre, il dit comme si cela le concernait : "Vous n'aurez plus d'eau avant longtemps, fais boire l'aveugle et reviens remplir ta gourde et ton outre ici." Il ajoute, toujours de son air terriblement assuré : "Je te ferai un petit bassin, tu pourras te laver et lui aussi. Vous en avez besoin." Et il disparaît, toujours sans bruit, en direction du chemin. Elle retrouve Œdipe assis sur une pierre : "Il m'a demandé de t'attendre ici. – Qui ? – L'homme qui marche sans bruit."

Quand elle revient au ruisseau, l'homme n'est plus là. Elle est soulagée et un peu déçue. Elle voit qu'il a établi un barrage de pierres au milieu du ruisseau, ce qui fait une petite vasque où elle va pouvoir se baigner après ces deux jours torrides sur la route et ces deux nuits sur le sol. Mais n'est-il pas caché dans les feuillages, prêt à l'épier ? Elle inspecte les environs, il n'y a personne. Elle se dévêt, se baigne avec un immense plaisir et se rhabille en hâte. Elle remplit les outres et revient sur le chemin. Œdipe a dû l'entendre arriver car il s'est remis en route. A peine a-t-elle fait quelques pas que l'homme sort d'un fourré. Elle pense qu'il va parler, mais il marche près d'elle sans rien dire. Elle ne peut s'empêcher de le regarder. Qu'il est beau avec ce front haut sur lequel retombent ses

cheveux noirs et bouclés, sa bouche éclatante sous le jeu amer du sourire. Ses yeux semblent affronter ironiquement le ciel et la terre parce que n'est-ce pas – ah ! que cela vous touche – il n'y a rien à espérer, rien à perdre. Des yeux qui vous transpercent, vous, pauvre fille, et qui devinent sans effort ce qui se passe dans votre corps maigre et votre esprit encore informe. Oui, il a compris ce que vous désiriez sans le savoir, il prend votre main dans la sienne pendant que vous marchez à ses côtés et, bien que vous sachiez qu'il faudrait la retirer prestement, vous n'en avez pas la force. Vous marchez complètement dépendante de cette main qui glisse vers le poignet, remonte le long de l'avant-bras. Quand elle approche de l'épaule, la fille de Jocaste s'éveille, se rend compte, s'écarte d'un mouvement. Quelque chose d'impatient et de cruel apparaît sur le visage de l'homme et subitement, en plein visage, de toute sa force, il la gifle. Il s'apprête à la frapper encore mais, avec la douleur, la colère surgit en elle. Elle pense : "C'est comme ça qu'il fait, on va voir !" Elle recule d'un bond, sort son poignard, échappe de justesse au second coup, ce qui le déséquilibre. Elle pourrait le frapper, mais elle ne peut blesser ce corps si beau. Elle se contente de le tenir à distance en le menaçant de son arme. Il recule, il rit en disant : "Quelle fille !" Il a une arme au côté, mais il n'aurait pas le temps de la saisir avant d'être frappé par elle. Il rit et il est en colère, elle jouit de cette colère, elle en a peur et elle s'amuse. C'est là qu'elle se fait surprendre. La jambe de

l'homme s'élève très vite, très haut, elle pense : "Une jambe de danseur", et de toute la force de son pied, il lui frappe l'avant-bras. Elle ressent une douleur fulgurante, pense : "J'ai le bras cassé", pendant que le poignard lui échappe. Elle tombe, il est déjà sur elle, mais instinctivement elle s'est laissée tomber dans la position que lui a apprise Polynice et, des pieds et des genoux, en se détendant, le renverse. Elle l'entend dire : "Belle défense !"

Ils sont à nouveau debout face à face, mais lui tient le poignard tandis qu'elle est hors d'haleine, sans arme, et ne peut plus se servir de son bras. Il tourne lentement autour d'elle et, en criant : "Tu l'auras !" lui envoie un second coup encore plus violent que le premier. Elle sent le sang sur ses lèvres et dans sa bouche. La douleur, la honte la font pleurer. Elle n'a plus aucun moyen de se défendre tandis qu'il danse autour d'elle attendant le moment qu'il désire – car son choix n'est pas encore fait – pour la violer ou pour la tuer. Elle pense : "C'est lui, c'est Clios le bandit", et absurdement, comme s'il pouvait encore la sauver, elle crie de toutes ses forces : "Père, aide-moi !"

L'homme recule de quelques pas, sort son glaive et rit. Elle se retourne, Œdipe est là, son misérable bois de lance à la main. Le bandit déjà tourne autour de lui en riant de son rire féroce et joyeux, mais son père tourne aussi sur lui-même en lui opposant son bâton suivant la technique thébaine. Elle pense : "Il est perdu", et elle tente la seule chose qu'elle puisse faire sans arme, plonger dans les

jambes de l'homme et essayer de le faire tomber. Son bras droit est toujours sans force, elle n'entoure que sa jambe gauche. Il ne tombe pas, mais elle mord de toutes ses forces dans sa jambe, tandis que d'une ruade il l'envoie rouler sur le sol. Elle entend la voix très calme d'Œdipe qui dit : "Ne bouge plus, Antigone. Laisse-moi faire !"

Le bandit tourne dans tous les sens, avec des bonds inattendus, autour de son adversaire. Il trouve toujours devant lui le moulinet du bois de lance. Il dit : "Mais tu n'es pas aveugle, tu fais semblant." Il tente plusieurs fois de percer la garde d'Œdipe, et Antigone voit avec frayeur qu'il s'amuse de plus en plus et qu'il est content de trouver un adversaire à sa taille. Il dit : "La garde thébaine, la garde secrète. Nous allons voir ça !" Il se coule tout contre le sol et se fend à fond. Il y a deux cris de douleur, Œdipe a été blessé mais seulement à la jambe, il a reculé à temps, son mouvement de parade est arrivé avec force sur le bras gauche du bandit qui a dû laisser tomber le poignard de Polynice. Le bras pend et Antigone espère et redoute qu'il soit cassé. Elle a saisi l'arme et voit que, si l'homme rit toujours, il est fatigué par sa ronde autour d'Œdipe et par la douleur. Œdipe économise ses forces et se contente, en tournant sur place, d'opposer toujours à son adversaire une muraille mouvante. Les mouvements de l'homme s'alourdissent. La jambe, qu'Antigone a mordue, le gêne. Œdipe fait un pas en avant, un autre de côté, son adversaire croit à une ouverture, se risque à attaquer.

Antigone connaît ce mouvement et elle attend le formidable moulinet inversé qui se produit au moment voulu et arrache son glaive au bandit, tandis qu'un second coup, lancé très bas, lui fauche les jambes et le fait s'écrouler. Elle admire ce coup imparable, Polynice le lui a appris, mais elle n'aurait jamais pu l'exécuter aussi vite et avec une telle sûreté. Le bandit est par terre, étourdi, Antigone a saisi son glaive, Œdipe lui met le pied sur la gorge, lève son bâton. Il va l'abattre de toutes ses forces sur la tête de l'homme et lui fracasser le visage. Elle crie : "Père, ne le tue pas !" Il arrête son mouvement, il semble étonné de ce qu'il allait faire. Il abaisse le bois de lance, retire son pied, se courbe vers son adversaire et l'aide à se relever. Antigone voit que le bras de l'homme n'est pas cassé et qu'il n'a plus son rire supérieur. Il semble stupéfait, dépassé par ce qui vient d'avoir lieu. Tête basse, il regarde Œdipe et c'est d'une voix faible qu'il demande : "Tu es vraiment aveugle ? – Oui", dit Œdipe.

L'homme a peine à le croire, mais il voit dans les yeux d'Antigone que c'est vrai. "Quel est ton nom ? demande Œdipe. – Clios. Dans ce pays on m'appelle Clios le bandit." Œdipe lui tend son glaive : "Reprends ça et va-t'en !"

Cette fois encore l'étonnement se peint sur le visage de Clios. Il prend l'arme et s'en va.

Après quelques pas, il revient vers Antigone : "Prends ces feuilles et cette terre, mettez-en sur vos blessures. Voilà du pain, vous en aurez besoin."

Il se penche sur sa jambe, regarde Antigone : "Tu m'as mordu comme une chienne !" Le sourire moqueur et cruel réapparaît sur ses lèvres, il ajoute : "Tu as bien fait." Il s'enfonce sans bruit sous les arbres.

Œdipe souffre de sa blessure et elle est trop émue pour reprendre la route. Il se laisse guider par elle jusqu'à la clairière où Clios a dressé un barrage. Ils s'installent près du ruisseau, l'eau passe au-dessus des pierres en faisant entendre quelques voix très claires. Il ne lui reproche pas ce qui est arrivé, ne lui demande plus de retourner à Thèbes. Il dit : "Puisqu'il y a du pain, mangeons." Ils épargnent tous les deux le pain, mais ils peuvent boire leur content et, après ces journées où la soif a toujours été proche, c'est une liberté délicieuse. Elle l'aide à tremper ses pieds et ses jambes dans l'eau de la vasque. Elle applique les feuilles reçues, dont son père connaît l'efficacité, et la terre argileuse sur sa blessure. Elle lui prépare une couche de fougères, et l'aide à se coucher. Il la remercie d'un sourire et elle pense : "Comme il est beau." Pas de la beauté vénéneuse et funeste de Clios le bandit, mais d'une beauté, autrefois rieuse, devenue grave et réservée. Elle ose lui demander : "Père, comment l'as-tu vaincu sans voir ? – Je ne sais pas. Je sentais tous ses gestes, tout ce qu'il allait faire. J'ai été quelques instants dans un état de gloire, puis je suis redevenu lourd." Elle voit qu'il ne lui est pas agréable de parler de cela, elle insiste pourtant : "Est-ce qu'il

est un guerrier très habile ? – Oui habile, très habile, mais il ne connaît pas la garde secrète de Thèbes. Et l'orgueil, la présomption l'ont abusé."

Il y a un silence amusé entre eux, puis : "Est-ce que ce Clios est aussi beau que tu le crois, ma fille ?" Il y a un petit rire : "Oui, trop, beaucoup trop..." Ils se sont couchés tous les deux. Après cette journée étouffante, on sent la fraîcheur du ruisseau. Le croissant de la lune s'élève. Elle se demande s'il dort, elle entend qu'il dit à voix basse, comme s'il en éprouvait un peu de honte : "Antigone, je suis content que tu sois là." Elle ressent aussi, à sa dimension, pense-t-elle, un sentiment de gloire. Elle entend son souffle régulier, il s'est endormi de son profond sommeil de marin. Pourquoi de marin ? De très loin remonte une parole très ancienne de sa mère : "Il ne faut pas oublier, ma chérie, que ton père est avant tout un marin." Oui, Jocaste pouvait dire cela, mais comment est-ce que je puis le comprendre, moi, petite terrienne de Thèbes qui n'ai jamais été sur la mer ?

Le lendemain matin, la blessure d'Œdipe le fait encore souffrir, mais il assure qu'il pourra marcher. Pourtant il ne se presse pas. Quand après leur repas elle lui propose de l'aider à se laver, il ne répond pas. On dirait qu'il attend. Il attend quoi ? Clios peut-être, car il est là avec ses armes et son visage étincelants. S'il n'y avait son bras gauche raidi et les blessures de ses jambes, on pourrait croire qu'hier n'a pas eu lieu. Il dépose son javelot

et son glaive aux pieds d'Œdipe, s'agenouille, le saisit aux genoux et dit : "Ne me rejette pas, Œdipe, je viens à toi en suppliant. Moi, Clios le bandit, j'ai voulu ajouter à mes crimes un forfait plus monstrueux et, à mes yeux d'hier, plus attirant que les précédents. Séduire une jeune fille, une princesse naïve et sans peur, la battre, la réduire à ma merci à proximité de son père aveugle. Ensuite vous tuer tous les deux, laisser vos corps sans sépulture et vos âmes errantes dans cette forêt. Voilà ce que je voulais faire. – Tu ne l'as pas fait, dit Œdipe. – Tu m'en as empêché et ce matin, en m'éveillant, il m'a semblé que quelqu'un m'appelait. Tous les miens sont morts, personne ne peut m'appeler. C'était toi que j'entendais."

Œdipe prend ses mains dans les siennes et le fait se relever. "Autrefois, dit-il, quand j'avais un pouvoir, je n'ai jamais repoussé un suppliant. Je ne te rejetterai pas aujourd'hui que je n'ai plus rien à donner. Oublie et va en paix. – Aller où ? – Tu es libre. – Libre de voler, de violer, d'assassiner ? Est-ce que tu étais libre quand tu as tué ton père et épousé ta mère ?"

Œdipe soupire et ne répond pas. Clios reprend : "Ce matin quand tu m'as appelé j'ai senti que tu étais ma dernière chance. – Je ne t'ai pas appelé, je ne suis la chance de personne. Je n'appelle personne." Alors Antigone : "Tu l'as appelé comme tu m'as appelée à Thèbes. Tu l'appelles encore dans ton cœur, tu l'ignores parce que tu ne connais pas ton cœur."

Un sourire navré, démuni, apparaît sur les lèvres d'Œdipe : "Alors, dis-moi ce que tu veux, homme que j'ai appelé sans le savoir. – Je veux vous suivre et faire ce que vous faites. – Je suis un aveugle des yeux et des actes. – Je servirai cet aveugle, je protégerai avec lui Antigone. Ce ne sont pas des femmes qui t'ont servi jusqu'ici mais des hommes. Je sais comment faire, je te soignerai, comme un roi, même exilé et déchu, doit l'être. Je peux commencer tout de suite."

Œdipe ne répond pas. Antigone est heureuse et dit : "Commence !" Elle se retire et Clios emmène Œdipe au ruisseau où avec beaucoup de soin il le lave, panse sa blessure, nettoie ses vêtements et remet en ordre sa puissante toison fauve.

Clios propose de demeurer encore un jour au bord du ruisseau. Antigone objecte le manque de nourriture, mais il lui donne deux perdrix qu'il a prises à l'orée du bois. Il bâtit un petit foyer de terre et de pierre. Ils mangent, les perdrix ne sont pas grosses mais savoureuses et il a apporté le pain qui lui restait. Œdipe remarque : "Tu es un homme de ressources." Il répond : "Mon père était éleveur et fermier avant notre malheur. Il était aussi bon chasseur. Dans nos montagnes, il faut savoir tout faire." Antigone comprend qu'un malheur est survenu, celui qu'on peut lire sur le visage acéré et souvent assombri de Clios, mais elle n'ose pas l'interroger.

Dans la soirée, il arrange le lit de fougères d'Œdipe et s'en fait un pareil, tout proche, de façon à pouvoir